Démocratie et kibboutz urbains : analyse d'un phénomène urbain juif international – Clara Quintilla Piñol

Je propose une étude focalisée sur un phénomène urbain juif international, à savoir le mouvement des kibboutz urbains. Les kibboutz sont des communautés sionistes et collectivistes rurales implantées originellement en Palestine ottomane au début du XXe siècle. Abolissant la propriété privée et instaurant un système rotatif de travail, les idéaux de solidarité et d'égalité qualitative ne sont pas les seuls à motiver l'essor de ces communautés agricoles: très imprégnés du sionisme politique prôné par l'écrivain austro-hongrois Theodor Herzl, l'objectif des kibboutzniks est également de bâtir un foyer pour le nouveau Juif dans la terre d'Israël. Ce n'est qu'à la fin des années 1970 que les premiers kibboutz urbains voient le jour dans le pays. La majorité des membres des kibboutz « classiques » (villages collectivistes agricoles) ne vivant plus en accord avec les principes de l'anarcho-sionisme et étant davantage concernés par le seul bien-être de leurs communautés au détriment de la société environnante, certains enfants et petits-enfants de pionniers décident de quitter leurs kibboutz afin d'ériger leurs propres communautés en milieu urbain. Ayant pour objectif principal de régénérer les relations entre les différents groupes de population composant la société israélienne (notamment entre Juifs et Arabes israéliens) par le biais de projets socioculturels ciblés, les membres des kibboutz urbains tâchent de revitaliser les deux concepts qui se trouvent à la base idéologique du mouvement kibboutzique originel, à savoir celui de *shitouf* (mode de vie collectiviste) et de *mesimah* (activisme social comme mission quotidienne). Aujourd'hui fort de près de 230 implantations réparties dans la plupart des villes israéliennes, ce mouvement pionnier réinvente les communautés anarcho-sionistes originelles à l'aube des défis socioculturels contemporains présents en milieu urbain. Nullement cantonné uniquement au territoire israélien, le mouvement des kibboutz urbains revêt un caractère international : en effet, c'est en 2018 que le premier kibboutz « rurbain » est né en Seine-et-Marne. Mes analyses porteront donc à la fois sur le Kibboutz de Paris (KDP) et sur le kibboutz urbain Mishol, aujourd'hui le plus peuplé d'Israël, implanté dans la ville galiléenne de Nazareth Illit en 1999.

Seulement, avant d'entrer dans le détail ethnographique de ces deux communautés, il convient de définir la notion de « démocratie ». Nullement prétendant à l'exhaustivité, la perspective que je vais donner à ce concept devrait cependant fournir des clés de compréhension quant aux enjeux et questionnements qui animent cette recherche. A mon sens, la notion de « démocratie » recouvre plusieurs réalités : tout d'abord, elle a une dimension politique et juridique spécifique. Comme l'explique la juriste et chercheuse Anne-Marie Le Pourhiet dans son article *Définir la démocratie*[1], l'origine étymologique du mot est le terme grec *demos-kratos* « qui désigne le gouvernement de tous (…) par opposition au gouvernement de quelques-uns (aristocratie) et au gouvernement d'un seul (monocratie) »[2]. La démocratie serait donc la souveraineté collective, ce qui mène à réfléchir au concept d'« égalité » et à la manière dont il s'articule avec le fait démocratique. En termes strictement politiques, cette égalité ne fait nullement référence à des individus identiques, mais plutôt à leur droit commun de participer à

[1] LE POURHIET, Anne Marie, Définir la démocratie, *Revue française de droit constitutionnel*, 2011, vol.3, n°87, p.453-464
[2] *Ibid.* p.454

la vie politique de leur pays ainsi qu'aux devoirs auxquels ils sont tous soumis en tant que citoyens de ce dernier. Certes, ces droits et ces devoirs ne sont jamais strictement les mêmes en fonction de la culture bureaucratique de chaque pays et de la situation personnelle de chaque individu. Qui plus est, ces droits et ces devoirs sont bafoués dans certains pays sur la base de l'appartenance ethnique ou religieuse, ce qui mène irrémédiablement à des ethnocraties et à la génération de citoyens de seconde zone. La démocratie est théoriquement définie comme « le pouvoir du peuple » sauf qu'elle devient souvent, dans la pratique, « le pouvoir d'*un* peuple » ou de « *mon* peuple ». A mon sens, et même si la controverse est grande à ce sujet et n'est pas près de se résoudre, c'est l'impasse sociopolitique dans laquelle se trouve Israël depuis des décennies.

Seulement, Israël est une démocratie libérale multipartite ayant adopté le suffrage universel. La *Knesset*, le Parlement israélien, est un organisme souverain dont les membres ont été élus démocratiquement. Nous sommes donc face à un pays dont le régime politique est démocratique mais dont la forme de société ne l'est pas. C'est le chercheur Pierre Rosanvallon qui, dans un entretien avec des membres de la revue *Participations*[3], offre un éclairage conceptuel majeur sur la notion de démocratie : en effet, à son origine, elle ne concernerait pas uniquement la mise en place d'un régime politique mais elle serait surtout l'idée d'une certaine forme de société. Elle serait, parallèlement à une forme spécifique de régime politique, une forme sociale ou, dans les termes de Rosanvallon, une « société des égaux »[4] dont les membres interagiraient sur la base de rapports d'égalité. Socialement et politiquement très engagés, c'est précisément la forme de société que les membres des kibboutz urbains israéliens souhaitent faire advenir dans leur pays. Seulement, quelle est la place donnée à des communautés intentionnelles telles que les kibboutz urbains dans un pays tiraillé non seulement par le conflit avec les Palestiniens et les Arabes israéliens mais où les citoyens juifs sont eux-mêmes très divisés sur le plan sociopolitique et religieux ?

Afin de saisir la dimension démocratique du phénomène urbain des kibboutz israéliens à travers les outils analytiques fournis par l'anthropologie urbaine, je propose une analyse en trois échelles: tout d'abord, comment s'est réinventée l'expérience démocratique au sein même des kibboutz urbains? Les kibboutz urbains israéliens sont nés en réaction à la privatisation économique des communautés agricoles originelles, mais également pour contrer l'affaiblissement idéologique progressif des premiers kibboutzniks, ces derniers ayant abandonné leur mission de bâtir une société israélienne socialement juste et égalitaire. Par conséquent, et afin de revitaliser le concept de *mesimah* dans la ville de Nazareth Illit, les kibboutzniks de Mishol ont dû repenser les bases démocratiques communautaires leur permettant d'accomplir leur objectif. Ensuite, je propose une analyse à l'échelle de la ville où les kibboutzniks sont implantés, qui constitue leur environnement direct d'action: en effet, quels sont les mécanismes mis en place par les kibboutzniks de Mishol afin de démocratiser le pouvoir local et comment s'articulent leurs actions culturelles socialement inclusives avec les pouvoirs publics de Nazareth Illit, « ville de développement » née en 1957 et dont les représentants institutionnels actuels se situent à droite de l'échiquier politique israélien ? Finalement, je propose d'étudier le mouvement des kibboutz urbains dans sa perspective

[3] ROSANVALLON, Pierre, Ecrire une histoire générale de la démocratie, *Participations*, 2011, vol.1, n°1, p.335-347
[4] *Ibid.*, p.336

internationale : en effet, par quels moyens les Juifs français de la diaspora se sont approprié le concept de « kibboutz urbain » ? Est-ce un modèle communautaire effectivement exportable en France et comment s'articulent les luttes démocratiques des kibboutzniks seine-et-marnais au contexte français? Le concept de démocratie sera donc étudié sous une lumière différente dans chacune de ces trois échelles d'analyse sans négliger son articulation avec la notion d'égalité et en tenant compte à tout moment des différents contextes sociopolitiques dans lesquels s'inscrivent ces initiatives kibboutziques.

Les kibboutzniks urbains ont opéré une rupture fondamentale vis-à-vis des kibboutz agricoles classiques concernant leur organisation communautaire : en effet, si nombre de facteurs ont contribué à l'embourgeoisement et au déclin idéologique de ces villages socialistes agricoles, la dimension démographique a joué, aux yeux des nouveaux kibboutzniks, un rôle capital. Certes, si les premières communautés implantées en Palestine à l'aube du XXe siècle n'étaient composées que d'une dizaine ou d'une vingtaine de personnes, les kibboutz israéliens des années 1960 présentent une toute autre physionomie : désormais composés de plusieurs centaines de membres, les liens interpersonnels entre les kibboutzniks se sont sensiblement distendus au point qu'une expérience démocratique réelle est devenue impossible. Plusieurs facteurs ont contribué à faire des kibboutz des enclaves socialistes surpeuplées : en effet, si les kibboutz des années 1940 connaissent déjà une importante croissance démographique accompagnée d'un solide processus d'industrialisation, c'est à la suite de la naissance de l'Etat d'Israël en 1948 que d'importants contingents de migrants affluent dans le pays, modifiant partiellement la composition sociale des communes agricoles socialistes. Parallèlement, l'envoi de nouveaux groupes de pionniers par les mouvements de jeunesse sionistes socialistes[5] présents en Europe accroît la population kibboutzique dans la mesure où ils fondent systématiquement de nouvelles communautés.

L'érosion démocratique des kibboutz provoquée par cette croissance démographique est particulièrement évidente lors des prises de décision communautaires qui, malgré les efforts des premiers kibboutzniks pour bâtir une nouvelle société socialement juste et égalitaire, reflètent une organisation sociale marquée par des rapports de domination et des hiérarchies de pouvoir. Prenons l'exemple des assemblées communautaires hebdomadaires : si nombre de décisions et d'actions étaient exécutées dans les kibboutz classiques par les membres de comités numériquement réduits et spécialisés dans un domaine de la vie communautaire (trésorerie, vie culturelle, jeunesse du kibboutz…), les assemblées communautaires constituaient, ou étaient censées constituer, l'événement démocratique fédérateur de la communauté. Les membres se réunissaient et discutaient d'une myriade de questions relatives à la vie dans le kibboutz : nécessité de renforts lors de la prochaine moisson, besoin de l'achat de nouvelle machinerie agricole, traitement de la demande d'un jeune kibboutznik d'aller réaliser des études

[5] Les mouvements de jeunesse sionistes socialistes, également appelés « mouvements des chemises bleues », sont nés en Europe de l'Est au début du XXe siècle et ont travaillé en étroit partenariat avec le mouvement kibboutzique israélien afin de bâtir une nouvelle société en Israël. Les plus importants sont l'*Hachomer Hatzaïr* (1913), l'*Hanoar Haoved Vehalomed* (1924) et l'*HaMahanot HaOlim* (1926). Très bien organisés, ils opèrent encore aujourd'hui en Israël et dans les communautés juives de la diaspora, le mouvement le plus important étant de nos jours l'Hanoar Haoved Vehalomed, comptant des milliers de membres.

supérieures en ville… Si ces assemblées sont pendant des décennies le fer de lance de la démocratie au sein des kibboutz agricoles, certains événements remettent progressivement en cause leur pertinence au sein de la communauté. Dans *One hundred years of kibbutz life : a century of crises and reinvention*, ouvrage collectif paru en 2011 à l'occasion du centenaire de la naissance des kibboutz et coordonné par les sociologues Michal Palgi et Shulamit Reinharz[6], le parcours démocratique des kibboutzniks est revisité. Tout d'abord, et bien que la croissance démographique dans les kibboutz des années 1950 et 1960 ait eu comme résultat des assemblées communautaires surpeuplées ne facilitant pas la participation effective de tous les kibboutzniks, toutes les personnes résidant dans les kibboutz n'y assistent pas forcément, ce qui remet en cause les notions de « membre » et de « kibboutznik » au sein de ces communes socialistes. Mes propres enquêtes ethnographiques réalisées en 2017 au sein du kibboutz Neot Semadar, fondé en 1989 dans le désert du Néguev, confirment cette tendance. En effet, si des assemblées étaient convoquées chaque matin et se déroulaient selon un ordre du jour précis, les bénévoles israéliens et internationaux, qui se trouvaient de passage dans le kibboutz, n'y étaient pas systématiquement conviés. Les adolescents du kibboutz brillaient également par leur absence, ainsi que les nombreux travailleurs saisonniers thaïlandais et palestiniens, qui se chargeaient principalement des moissons et des chantiers de construction au sein du kibboutz. En effet, et bien que l'utilisation de main d'œuvre extérieure à la communauté contredise l'éthique des kibboutzniks basée sur leur autonomie de travail et sur l'absence de hiérarchies sociales, d'importants contingents de travailleurs étrangers sont recrutés dans les kibboutz dès les années 1950 (*ibid.*). Si l'arrivée de cette main d'œuvre saisonnière découle de l'industrialisation progressive des kibboutzniks, enclenchée dès les années 1940, elle émane également de la croissance démographique subie par les kibboutz lors des décennies suivantes. En 2017, cinq Palestiniens originaires de la ville d'Hébron et vingt-cinq jeunes thaïlandais travaillaient au kibboutz Neot Semadar, vivant cependant aux marges de tout processus démocratique de prise de décision.

Parallèlement aux assemblées surpeuplées ne permettant pas la prise de parole effective de tous les kibboutzniks et aux filtres mis en place par ces derniers excluant certaines personnes de toute participation démocratique au sein de la communauté, l'introduction massive de la télévision dans les kibboutz durant les années 1980 affaiblit davantage le dispositif démocratique kibboutzique. Si les kibboutzniks ont désormais accès à des films et à des émissions enregistrées, la décision est prise d'y retransmettre également les assemblées communautaires hebdomadaires. La télévision est alors devenue une arme à double tranchant car si la généralisation des postes de télévision démocratise l'accès de certains membres de la communauté aux assemblées (notamment les personnes à mobilité réduite comme les personnes âgées, ou les malades), elle réduit également l'implication des membres aux prises de décision communautaires. L'écrivaine israélienne Batya Gour immortalise cette situation dans son roman *Meurtre au kibboutz*, paru en hébreu en 1992 et dont la version française date de 1995[7] :

---

[6] PALGI, Michal, REINHARZ, Shulamit, *One Hundred Years of Kibbutz Life : A Century of Crises and Reinvention*, Abingdon : Routledge, 2017, p. 364

[7] GOUR, Batya, *Meurtre au kibboutz*, Paris : Librairie Arthème Fayard, 1995, p. 379

> « Depuis longtemps aussi, les membres n'habitaient plus dans des 'chambres' mais dans des appartements de trois pièces que les anciens continuaient d'appeler 'la chambre'. Appartements équipés de tout le confort nécessaire : chauffage, grand réfrigérateur, cuisinière, moulin à café, robot mixeur complet. Le circuit de vidéo interne diffusait jusque tard dans la nuit des films et des émissions enregistrées, surtout celles du samedi soir, qui étaient à la même heure que la réunion plénière du kibboutz. 'La concurrence est rude avec la télévision, avait dit Moysh, en précisant que la réunion plénière était, elle aussi, diffusée à la télévision. Nous avons deux installations vidéo. Pour les anciens qui ne sont plus en état d'assister aux réunions. Mais il y en a beaucoup qui en profitent. Que faire ? il y en a toujours qui en profitent.' » [page 26]

Finalement, et ceci constitue probablement le cœur de la fragilisation du système démocratique kibboutzique, l'individu est sacrifié au profit de la communauté. Le kibboutznik, avec ses désirs et ses besoins, n'est pas maître de sa vie. Le groupe lui dit quoi manger, où il doit dormir, où il peut travailler, ce qu'il peut étudier et quand peut-il le faire. L'objectif n'est pas de créer des individus identiques, mais de donner une égalité de chances à tout un chacun, et d'obtenir un épanouissement de l'individu à travers la communauté. Cette révolution sociale, basée sur une conception différente de l'individu et du groupe, n'aboutit pas et ce depuis les années 1970 où les premiers contingents de jeunes nés dans les kibboutz quittent les enclaves socialistes pour aller s'installer en ville. L'ex-kibboutznik Yaël Neeman décrit ce sentiment d'oppression dans son ouvrage autobiographique *Nous étions l'avenir*, publié en hébreu en 2011 et paru en français en 2015[8] :

> « Cette liberté totale […] s'achèverait d'un seul coup. Nous n'aurions plus le choix de nos études, car au kibboutz on vous envoie étudier les matières dont le kibboutz a besoin, et nous ne pourrions pas choisir notre lieu de travail, car au kibboutz on travaille là où l'on a besoin de travailleurs […] Car le seul et unique métier est d'être membre du kibboutz. » [pages 175 et 176]

La naissance du concept de « kibboutz urbain » s'est faite en réaction au mouvement kibboutzique classique. Les nouveaux kibboutzniks étant nés, pour la plupart, au sein des premières enclaves socialistes agricoles érigées par leurs parents ou grands-parents, ils aspirent dès les années 1970 à revitaliser les bases idéologiques kibboutziques en milieu urbain. Les marécages ont été desséchés, le désert a été fleuri et les frontières du pays sont devenues solides désormais. Le temps de l'apprivoisement du territoire ayant été accompli, et face à des kibboutz devenus des enclaves matériellement confortables et amnésiques quant à leurs idéaux humanistes socialistes, les nouveaux kibboutzniks déménagent en ville et se définissent comme des pionniers sur le plan social. Ils changent les prairies galiléennes et le désert du Néguev pour des quartiers socialement défavorisés dans des villes de développement. Ils quittent les tracteurs et les dattiers et deviennent des éducateurs et des travailleurs sociaux sous la houlette des mouvements de jeunesse sionistes socialistes. Travaillant auprès de la jeunesse juive,

[8] NEEMAN, Yaël, *Nous étions l'avenir*, Paris : Actes Sud Editions, 2015, p. 288

chrétienne, musulmane, arabe, russe et éthiopienne du pays, leur objectif est le *tikkoun olam*[9], la réparation du monde, l'amélioration de la société par le biais de projets socio-culturels ciblés. Sur le plan des mécanismes démocratiques communautaires, les nouveaux kibboutzniks font table rase du passé et tâchent de bâtir un système garantissant la participation de tous les membres.

En 2019 l'Etat juif compte 230 kibboutz urbains répartis sur l'ensemble de son territoire. Nombre d'entre eux sont affiliés aux mouvements des chemises bleues, aux mouvements de jeunesse sionistes socialistes tels que l'Hachomer Hatzaïr, HaNoar HaOved Vehalomed et HaMahanot HaOlim. Lors de mon premier terrain ethnographique réalisé de juillet à septembre 2019, je me suis rendue au kibboutz urbain Mishol[10], dans la ville galiléenne de Nazareth Illit, au nord du pays. Située à juste trois kilomètres de la ville arabe de Nazareth et comptant 40.600 habitants[11] dont nombre d'entre eux sont d'origine russe et éthiopienne, la ville de Nazareth Illit se situe à la périphérie géographique, sociale et économique du pays. Les membres de Mishol, affiliés au mouvement de jeunesse HaMahanot HaOlim, y habitent de manière permanente depuis 1999. Très impliqués dans la vie éducative et culturelle de la ville, les soixante-dix adultes de Mishol (le kibboutz compte 140 membres, dont la moitié sont des enfants de moins de dix-sept ans) mènent plusieurs projets afin d'améliorer les relations, souvent tendues, qui existent entre les différents habitants de Nazareth Illit. Mais il est clair aux yeux des kibboutzniks que s'ils aspirent à « réparer le monde », ils doivent tout d'abord se réparer eux-mêmes. S'ils veulent faire de la société israélienne un endroit socialement plus juste et égalitaire, les kibboutzniks se doivent de refléter cet idéal autant que possible. C'est ainsi qu'une nouvelle organisation sociale en faveur d'un système démocratique plus efficace est née dans les kibboutz urbains : il s'agit du « kibboutz de groupes ».

Contrairement aux membres des kibboutz classiques, qui cherchaient à désarticuler toute bande de personnes existant au sein du kibboutz car pouvant potentiellement menacer la cohésion de l'ensemble de la communauté, les nouveaux kibboutzniks urbains divisent les membres de leurs communes en groupes différents. Prenons l'exemple du kibboutz Mishol : en septembre 2019, les soixante-dix adultes et leurs enfants respectifs se trouvent répartis en six groupes différents appelés *Boustan*, *Telem*, *Siah*, *Zebra*, *Armadillo* et *Tishrei*. Entre vingt et vingt-cinq personnes composent chaque groupe qui, d'après mes échanges avec les kibboutzniks, opère en tant que « famille étendue ». En effet, si le kibboutz dans son ensemble se charge de payer le loyer à l'Agence Juive (les membres de Mishol habitent dans un ancien centre d'accueil pour nouveaux migrants qu'ils louent à l'Agence Juive, au centre-ville de Nazareth Illit) et est l'interlocuteur avec lequel dialoguent les autorités locales et nationales, c'est dans l'intimité des six groupes que se forgent les liens d'amitié et de camaraderie entre les kibboutzniks, perçus comme essentiels à la survie de Mishol et de ses missions. Comme le souligne Arieh, membre du groupe *Boustan*, « […] rien ne peut être construit sans confiance. Il n'est pas possible de bâtir un kibboutz, d'avoir une mission ou de partager un compte bancaire sans des liens de confiance solides. Les groupes nous permettent d'entretenir cette confiance

[9] Le *tikkoun olam* est l'un des concepts centraux du Zohar (*Livre de la Splendeur*), qui est l'œuvre maîtresse de la Kabbale.

[10] Le mot hébreu *mish'ol* (משעול) signifie « chemin ».

[11] Celle-ci est la population de la ville en 2017 selon le *Israel Central Bureau of Statistics*.

entre nous [les membres de Mishol]. »[12] Si chaque famille ou couple dispose d'un appartement privé au sein du kibboutz, les groupes de Mishol possèdent également un espace de réunion dans chaque étage, le bâtiment qu'ils louent étant composé de huit étages au total. C'est ainsi que le groupe *Tishrei* se réunit au deuxième étage deux fois par semaine et que le groupe *Siah*, quant à lui, se retrouve au quatrième étage tous les vendredis matin. Si les membres des groupes se rassemblent afin de traiter des questions de logistique quotidiennes (faire les courses, organiser une excursion, gérer leurs voitures…), ils se retrouvent également afin d'étudier ensemble, afin de se « réparer eux-mêmes » avant de réparer le monde. Ils traitent aussi bien les textes de Kropotkine et de Landauer que les questions relatives au féminisme, à l'interculturalité et au conflit israélo-palestinien. Surtout, et c'est dans cet aspect que les nouveaux pionniers rompent avec leur héritage kibboutzique classique, ils tâchent de placer autant que possible les besoins et désirs des individus avant ceux du groupe. C'est ainsi que ces communes urbaines socialistes ont opéré un rééquilibrage entre l'individu et le groupe et sont devenues, par conséquent, plus individualistes. Ceci est évident à l'intérieur de chaque appartement : si la distribution des chambres est à peu près la même dans chaque cellule d'habitation à Mishol, la qualité des meubles et des électroménagers n'est pas la même, tout comme les effets personnels de chaque kibboutznik. Certains possèdent beaucoup de vêtements, d'autres ont investi dans des grandes bibliothèques, d'autres ont des instruments de musique ou même des animaux de compagnie. Même s'ils partagent une adresse en ville, un compte bancaire et une mission, les kibboutzniks sont libres de faire quotidiennement leurs choix de vie et de consommation, élément perçu comme essentiel au bon fonctionnement de la communauté dans son ensemble. C'est en janvier 2018 que je me suis entretenue avec Nomika Zion, co-fondatrice du kibboutz urbain Migvan dans la ville de Sderot, située à deux kilomètres de la bande de Gaza. Zion, qui est l'une des pionnières du mouvement des kibboutz urbains (Migvan a été fondé en 1987), fait une réflexion sur l'importance de réaliser un rééquilibrage entre l'individu et le collectif au sein des nouvelles communes urbaines :

> « Nous [les nouveaux kibboutzniks] avons opéré un changement d'ordre philosophique : nous sommes originaires de kibboutz où le collectif, le groupe et le kibboutz étaient les éléments les plus importants, tandis que l'individu était au service des besoins collectifs, des besoins du kibboutz, de la communauté […] Et nous avons refusé. Si les gens veulent vivre ensemble, ils doivent mettre l'individu au centre, non pas le collectif. L'individu devrait être au centre, et la communauté devrait l'aider à s'épanouir, à accomplir ses rêves et ses visions, elle devrait le soutenir et l'aider, tu comprends ? Autrement… Pourquoi payer le prix de vivre ensemble ? »[13]

In fine, et même si cela peut paraître antinomique au premier abord, force est de constater que nous sommes face à des communautés urbaines qui ont dû ébranler la notion

---

[12] « […] nothing can be built without trust. It's not possible to build a kibbutz, to have a mission or to share a bank account without strong bonds, without trust. The groups allow us to keep this trust in each other. »

[13] « We did a philosophical change: we came from kibbutzim where the collective, the group, the kibbutz was the most important thing, and the individual served the collective needs, the kibbutz needs, the community needs […] And we said no. If people want to live together, they should put the individual in the center, not the collective. The individual should be in the center, and the collective, the community should help the individual to fulfill his dreams, his visions, to support him, to empower him, you know? Otherwise… Why to pay the price of living together? »

d'égalité afin de maintenir leur dimension démocratique. Certes, les membres des kibboutz urbains ont réduit les effectifs de leurs communes afin de garantir la participation de tous leurs membres aux prises de décision, mais ils ont surtout placé l'individu, avec ses besoins et ses désirs particuliers, au centre de leur système social. Cette régénération des mécanismes démocratiques kibboutziques s'est accompagnée d'une régénération des liens sociaux entre les citoyens des villes israéliennes ou ces communes sionistes socialistes se sont implantées.

L'ancien centre d'accueil pour nouveaux migrants que les kibboutzniks de Mishol louent à l'Agence Juive
(Source photographie : C. Quintilla Piñol, juillet 2019)

Les kibboutzniks de Mishol sont installés dans la ville de Nazareth Illit depuis 1999. Lors de mon premier terrain ethnographique dans le kibboutz, mon objectif a été de comprendre les mécanismes mis en place par les kibboutzniks afin de régénérer les liens citoyens entre les habitants de la ville, ainsi que leur manière d'articuler leurs actions socialement inclusives avec les pouvoirs locaux. Cependant, avant d'explorer les deux principaux projets socio-culturels et éducatifs que les membres de Mishol mènent depuis des années, il est essentiel de comprendre pourquoi les kibboutzniks ont choisi de s'installer dans cette ville galiléenne en particulier.

Nazareth Illit est une ville de développement née en 1957 à l'instigation du premier ministre de l'Etat d'Israël, David Ben-Gourion. Elle devient dès sa création le principal centre administratif de la Basse Galilée. Les villes de développement ont été créées dans les années 1950, après la naissance de l'Etat juif, afin d'y accueillir les nombreuses vagues de migrants affluant dans le jeune pays. Ayant été conçues dans l'objectif d'assimiler le plus rapidement et

efficacement possible les Juifs de la diaspora venant de faire leur *aliya*[14], elles sont progressivement devenues des enclaves socialement et économiquement marginalisées. La géographe Iris Graicer, dans son article de 1992 intitulé *Spatial Integration of Arab Migrants in a Jewish New Town*[15], étudie les dynamiques migratoires de la population arabe israélienne à Nazareth Illit. En effet, si Nazareth Illit est conçue en 1957 dans le but de faire augmenter la présence de la population juive en Galilée, 13.2% de sa population est arabe en 1990. En 2017, ce taux est de 23%[16]. Nombre de facteurs expliquent la hausse du nombre de résidents arabes dans la ville : tout d'abord, Nazareth Illit se trouve à uniquement trois kilomètres de la ville de Nazareth, dont les habitants sont à grande majorité arabes. L'évolution des structures familiales soufferte par la société arabe israélienne aux années 80 et 90 (désintégration de la famille étendue, essor des familles nucléaires), liée à la présence d'un marché immobilier plus varié et économiquement accessible qu'à Nazareth, a largement contribué à la croissance de la présence arabe à Nazareth Illit. En 2017, presque 70% des résidents arabes de la ville sont Chrétiens, tandis que le 30% restant est de foi musulmane[17]. Nombre d'entre eux ont réalisé des études universitaires et, d'après l'étude de Graicer, 60% des familles arabes interviewées pensent appartenir à la classe moyenne ou supérieure israélienne[18]. Seulement, Nazareth Illit opère uniquement comme ville-dortoir pour une grande partie des résidents arabes de la ville : en effet, les infrastructures publiques basiques telles que les écoles, les mosquées et les commerces arabes se trouvent exclusivement dans la ville voisine de Nazareth. Par conséquent, la population arabe de Nazareth Illit ne socialise pas avec les voisins de sa ville de résidence, ce qui ne manque pas d'en affaiblir le tissu social. Une importante communauté de nouveaux migrants juifs d'origine russe, très introvertie, complète le spectre démographique de Nazareth Illit. Deux autres communautés juives, numériquement plus réduites, résident également dans la ville : il s'agit des nouveaux migrants éthiopiens et des Juifs orthodoxes, également appelés *haredim*. Nazareth Illit souffre pourtant d'une baisse démographique depuis quelques années : la ville n'étant finalement pas devenue un pôle d'attractivité en termes d'emploi et de services, d'importants contingents de jeunes quittent aujourd'hui Nazareth Illit pour s'installer à Haïfa, à Tel Aviv ou même à Beersheba. Finalement, cette ville pluriconfessionnelle, vieillissante et à la périphérie socioéconomique du pays a souffert un changement de nom en juillet 2019 qui a contribué à creuser davantage le gouffre entre ses résidents : désormais, elle s'appelle Nof HaGalil[19]. Son maire, le Juif d'origine russe Ronen Plot, a soumis la décision à un plébiscite en 2019. Plus blanche, plus juive, les habitants avec lesquels je me suis entretenue ne doutent pas du fait que ce changement de nom correspond à une volonté des autorités locales de se démarquer sur le plan identitaire de la ville arabe de Nazareth. C'est dans cette périphérie en

---

[14] Ce mot hébreu signifie littéralement « ascension » ou « élévation spirituelle ». Ce terme désigne l'acte d'immigration en Terre sainte par un Juif. Les immigrants juifs sont ainsi appelés *olim*. Au contraire, le mot *yerida*, qui signifie « descente » en hébreu, fait référence à l'émigration juive d'Israël.

[15] GRAICER, Iris, Spatial Integration of Arab Migrants in a Jewish New Town, *The Professional Geographer*, 1992, vol.44, n°1, p.45-56

[16] Celle-ci est l'estimation faite par le *Israel Central Bureau of Statistics*.

[17] *Ibid.*

[18] GRACIER, Iris, Spatial Integration of Arab Migrants in a Jewish New Town, *The Professional Geographer, op.cit.*, page 49

[19] En hébreu, *nof hagalil* veut dire littéralement « la vue sur le Galil ».

faillite économique et socialement tendue que les kibboutzniks de Mishol se sont implantés en 1999.

Si les membres de Mishol mènent des projets socioculturels et éducatifs auprès de la jeunesse de la ville depuis le début des années 2000, je ne me focaliserai que sur les deux les plus récents. En effet, c'est en septembre 2017 que Shira, kibboutznik de Mishol, devient la directrice de l'école primaire Atsmon, située au cœur de Nof HaGalil. Elle amène avec elle Arieh, Adam, Emma, Maya et nombre d'autres membres du kibboutz. L'un des traits les plus significatifs qui distinguent les kibboutz urbains des kibboutz agricoles classiques est que les membres des communes urbaines sont essentiellement des éducateurs et des travailleurs sociaux. C'est ainsi que la plupart des kibboutzniks de Mishol ont fait des études leur permettant de travailler auprès de la jeunesse, aussi bien dans des structures éducatives formelles qu'informelles. Ne comptant qu'une centaine d'élèves reflétant la diversité démographique de la ville, Atsmon détient depuis plusieurs années une mauvaise réputation auprès des habitants de Nof HaGalil. Petite et négligée, ne jouissant pas de beaucoup d'aides gouvernementales et comptant des nombreux enfants dits « difficiles » dans ses rangs, les kibboutzniks ont décidé de changer la face de l'école dès qu'ils en ont eu l'opportunité. Ils y ont fait des travaux, en ont repeint les murs, refleuri les lopins de terre et refourni les étagères de la bibliothèque. Leurs propres enfants, nés dans le kibboutz, ont également été inscrits à Atsmon pour la plupart. Cependant, le projet socioéducatif le plus conséquent des kibboutzniks au sein de l'école primaire est leur serre écologique, qui est devenue opératoire dès septembre 2019. Véritable fer de lance incarnant le type d'éducation qu'ils souhaitent transmettre à la jeunesse de la ville et financée par l'ONG du kibboutz appelée Tikkoun[20], tous et chacun des cent enfants inscrits à Atsmon font plusieurs heures de cours de jardinage par semaine. J'ai moi-même participé à ces cours en septembre 2019, durant mon terrain ethnographique à Nof HaGalil. Comme l'expliquent Adam et Arieh, kibboutzniks en charge des cours dans la serre écologique, l'objectif est de fédérer les enfants autour d'un projet auquel ils puissent s'identifier indépendamment de leurs origines culturelles, linguistiques ou religieuses.

Cours de jardinage dans l'école primaire Atsmon, à Nof HaGalil (Source photographie : C. Quintilla Piñol, septembre 2019)

[20] La référence à *tikkoun olam*, à la « réparation du monde », est ici évidente.

Le deuxième projet mené par les kibboutzniks à Nof HaGalil est celui connu sous le nom de Boustan[21], né dans l'été 2017. Contrairement à la plupart des projets organisés par les membres de Mishol, Boustan a été conçu pour impliquer les adultes de la ville, et tout particulièrement ceux issus de la communauté arabe et de la communauté juive. C'est ainsi que dix résidents arabes de la ville, chrétiens et musulmans, rencontrent deux fois par mois dix résidents juifs, dont la plupart sont des kibboutzniks de Mishol. Le groupe est clairement défini et ses membres ne changent pas d'une rencontre à l'autre, bien que les kibboutzniks soient encore aujourd'hui à la recherche d'autres participants, surtout auprès de la communauté juive de la ville, très fuyante face à ce type d'initiatives. Le groupe se retrouve parfois au kibboutz même, mais change également de lieu de rendez-vous lorsqu'un des participants met son logement à disposition du projet. A l'occasion de ces rencontres, les membres travaillent ensemble afin d'organiser un agenda multiculturel et pluriconfessionnel au sein de la ville. Ils font également des débats autour de questions perçues comme d'intérêt commun telles que le manque d'offre de services à Nof HaGalil, les violences policières dans la rue ou le nombre réduit de femmes travaillant à la mairie. Si ce groupe pilote est constitué d'une vingtaine de personnes tout au plus, ils ont créé un groupe WhatsApp qu'ils partagent avec une centaine d'autres résidents de la ville afin que ceux-ci puissent participer aux événements organisés périodiquement. C'est ainsi qu'en décembre 2018 la fête chrétienne de Noël et la fête juive de Hanouka ont été célébrées ensemble par les membres de Boustan et des dizaines de sympathisants. Ce qui fait cependant la force de Boustan n'est pas réellement sa démarche événementielle, mais la mise en commun des récits de vie des membres du groupe pilote pendant leurs rencontres. En effet, je me suis entretenue avec Nir, Dan et Alex, les trois « pères » de Boustan, qui ont souligné le besoin essentiel de développer un sentiment d'empathie eu sein du groupe. Cette empathie, qui serait la pierre angulaire sur laquelle reposerait le reste des actions du projet, ne peut être atteinte qu'en développant un sens de l'écoute dépourvu, autant que cela est possible, de peur et de préjugés. C'est ainsi que le groupe Boustan se projette sur le long terme, et tâche d'avancer très lentement et délicatement dans ses actions. Les membres du groupe pilote ont également été très soigneusement intégrés au projet : en effet, et même si Dan, Nir et Alex ont essayé de constituer un groupe le moins homogène possible, celui-ci est surtout formé de kibboutzniks et de membres de la communauté arabe appartenant aux strates économiques supérieures. Si les Juifs du groupe pilote sont, pour l'essentiel, des éducateurs et des travailleurs sociaux, les Arabes sont, pour la plupart, des médecins, des dentistes et des chirurgiens. Les fondateurs du projet soulignent eux-mêmes le caractère élitiste de ce groupe pilote, mais leur démarche n'en est pas moins intéressante. Michal, Juive américaine et résidante de la ville depuis une trentaine d'années, est devenue membre du groupe pilote de Boustan en janvier 2018. Durant notre entretien, elle souligne le caractère exceptionnel du projet et la difficulté parfois de trouver des personnes réceptives aux démarches qui y sont menées :

> « Le niveau de connexion, de compréhension et d'acceptation des récits de vie serait probablement très différent […] Certaines personnes du groupe plus grand [le groupe

[21] *Boustan* est un mot qui existe aussi bien en langue hébraïque qu'en langue arabe, et partage la même signification dans les deux langues : il s'agit d'un verger, d'un terrain de petite taille où poussent tout particulièrement des fleurs et des fruits.

WhatsApp], si elles venaient à nos réunions [celles du groupe pilote], je pense qu'elles pourraient s'intégrer, qu'elles verraient qu'elles peuvent écouter… Et je pense que d'autres ne pourraient pas, qu'ils sont plus loin […] Nous avons déjà eu des soucis dans le groupe WhatsApp, des tensions… Le niveau d'acceptation n'est simplement pas le même. Et nous ne voulons pas qu'il y ait des confrontations sur la plateforme, ce n'est pas pour ça que ce groupe WhatsApp a été créé. Nous n'avons pas ce genre de situations dans notre groupe [le groupe pilote]. Nous sommes très compréhensifs. Nous comprenons, nous sommes capables de dire 'Je comprends que cet événement soit à la fois la *Nakba* et le *Yomat Smahut*'[22] […] Je pense que beaucoup de ces organisations de gauche très sympathiques qui débarquent dans différents endroits et disent 'Vivons ensemble !', elles réunissent des gens qui n'habitent pas ensemble. Ici nous avons quelque-chose de différent, parce que nous avons un intérêt commun. Nous sommes tous de Nazareth Illit. S'il y a des déchets dans la rue, ce n'est pas dans ta rue mais dans nos rues ! Nous voulons tous la même chose, et je pense que beaucoup de ces organisations de gauche n'ont pas ça. Ils arrivent puis ils rentrent dans leurs quartiers socialement homogènes. »[23]

Michal soulève un élément essentiel afin de comprendre la manière dont les kibboutzniks ont réussi à se faire accepter par les habitants de la ville : ils résident de manière permanente à Nof HaGalil. Ils mènent des projets avec leurs voisins. La plupart des enfants du kibboutz sont inscrits à l'école primaire Atsmon. Tous ces facteurs, qui sont autant de preuves de la volonté des kibboutzniks de s'investir dans la ville sur le long terme, ont doté les membres de Mishol d'une légitimité supplémentaire auprès de leurs concitoyens. Ce degré d'acceptation n'est visiblement pas ressenti de la même manière par les autorités locales de Nof HaGalil d'après mes recherches en 2019 : en effet, et bien que les kibboutzniks puissent utiliser l'infrastructure fournie par le centre culturel de la ville afin d'y organiser des événements, le soutien que la mairie leur fournit est très restreint. Si elle ne limite pas leur champ d'action, elle ne leur est pas particulièrement favorable non plus, et son soutien économique est presque inexistant. S'agit-il d'un manque d'enthousiasme de la part d'autorités locales qui se trouvent à droite de l'échiquier politique israélien ou est-ce conséquence, tout simplement, du manque de moyens dont dispose la mairie de Nof HaGalil, elle-même laissée pour compte, inintéressante pour Tel Aviv et Jérusalem ? Quelle que soit la raison, nous sommes face à une communauté qui tâche de faire advenir la « société des égaux » par le biais d'une démocratisation d'accès des citoyens de sa ville, tous âges et origines socioreligieuses

[22] En effet, si pour les Arabes israéliens l'exode de 1948 est connu sous le nom de *Nakba*, le « désastre », il s'agit pour les Juifs du *Yomat Smahut*, « le jour de l'indépendance ».

[23] « The connection and the understanding and the acceptance of the narratives would probably be very different […] I think that some people from the larger group, if they came to our meetings, I think they would be able to fit in, that they would feel they can listen… And I think that others wouldn't be able to do that, that they are farther away […] We already had some problems in the WhatsApp group, some tension… The level of acceptance is simply not the same. And we don't want any trouble on the platform, that's not what it's for. We don't have this in our group. We are very understanding. We understand, we are able to say 'I understand that this event is both the *Nakba* and the *Yomat Smahut*' […] I think that many of these very nice left-wing organizations who arrive in different places and say 'Let's all live together !', they gather people who do not live together. Here we have something else because we have a common interest. We are all from Nazareth Illit. If there's garbage in our streets, it's not in your street but in our streets! We all want the same thing, and I think that many of these left-wing organizations don't have this. They arrive and then they go back to their socially homogeneous neighborhoods. »

confondus, à des projets socioculturels qui ne sont pas soutenus par les représentants gouvernementaux israéliens. D'après les kibboutzniks de Mishol avec lesquels je me suis entretenue, ce laissez-faire mêlé de méfiance que leur prodiguent les agents de l'Etat hébreu n'est pas près de s'estomper. Dans tous les cas, les enjeux et défis que les jeunes kibboutzniks de Mishol doivent relever au quotidien, installés volontairement dans la périphérie socioéconomique du pays et imbibés de l'idéologie sioniste socialiste des mouvements des chemises bleues, sont profondément différents de ceux auxquels font face les membres du Kibboutz de Paris (KDP), né en Seine-et-Marne en 2018.

La dernière réunion du Kibboutz de Paris à laquelle j'ai assistée s'est tenue le dimanche 13 octobre chez Jacqueline, dans son appartement près des Champs-Elysées. Une vingtaine de personnes se sont réunies à 16h afin de visualiser le film *Beautiful Valley*, pour débattre sur ce que le film leur a inspiré et pour faire connaissance autour d'un buffet *kasher*[24]. L'hétérogénéité de ce groupe reflète le degré de maturation auquel se trouve aujourd'hui le KDP : s'il y a certains visages connus, la plupart des assistants sont des nouveaux venus. Certains sont membres de la Fédération des Juifs noirs (FJN), qui entretient des liens de partenariat solides avec le KDP depuis sa naissance en 2018. Après avoir échangé avec tous les participants, je m'aperçois qu'à mes vingt-six ans je suis la plus jeune de la réunion. Je suis également la seule personne n'étant pas de confession juive. En effet, et contrairement aux kibboutzniks de Mishol dont le membre le plus âgé a quarante-neuf ans en septembre 2019, les membres du KDP frôlent tous la soixantaine. La plupart n'a jamais vécu en Israël, mais nombre de leurs enfants ont désormais fait leur *aliya*. S'ils n'appartiennent pas tous aux strates économiques supérieures, nombre d'entre eux ont des professions libérales confortables et résident dans des adresses parisiennes cossues. En l'occurrence, Léa, présidente du KDP, qui détient aujourd'hui en France le statut d'association, possède un cabinet de psychiatrie et psychothérapie dans la ville de Sèvres. C'est elle qui a fondé l'association et qui est aujourd'hui à la recherche d'un groupe nucléaire solide afin de mener le projet à bon port. Après la visualisation de *Beautiful Valley*, elle prend la parole et explique aux nouveaux venus en quoi consiste le KDP : il s'agit d'une jeune association dont l'identité culturelle et religieuse est juive mais qui est ouverte à toute personne « n'étant pas antisémite »[25]. Elle énumère les trois objectifs qu'elle inscrit dans l'horizon de l'association : tout d'abord, le KDP aimerait apporter une solution aux problématiques contemporaines d'écologie et, plus précisément, d'écologie humaine ; ensuite, l'association servirait de contrepoids à la désinformation menant à la condamnation d'Israël car les kibboutzniks pourraient prouver par des actes « l'éthique, la valeur et la créativité du peuple d'Israël en *eretz* comme en diaspora »[26] ; finalement, ce kibboutz aiderait les personnes juives qui y sont investies à envisager leur *aliya* et/ou leur vie hors d'Israël. Si le groupe de *chaverim*, de kibboutzniks, n'est pas encore bien défini, l'association ne possède pas non plus de siège physique qui puisse lui servir de plateforme de démarrage de ses projets. Parallèlement,

[24] Les aliments labellisés *kasher* sont ceux qui ont été préparés conformément aux prescriptions rituelles du judaïsme.
[25] Propos tenus par Léa Schwartz à l'occasion de la réunion du 13 octobre 2019.
[26] Le mot hébreu *eretz* peut être traduit par « pays » en français. C'est l'un des termes utilisés par les Juifs français en diaspora afin de faire référence à Israël.

l'acquisition d'un espace est capitale aux yeux de la présidente afin que les kibboutzniks puissent y vivre, s'ils le souhaitent, de manière permanente. Par conséquent, les membres résident encore aujourd'hui dans des logements privatifs disséminés dans la ville de Paris et ne pratiquent pas encore le *shitouf*, la mise en commun des biens et des revenus. Le KDP revendique une filiation intellectuelle avec le mouvement des kibboutz classiques israéliens et avec le mouvement des kibboutz urbains, tout en s'en démarquant conceptuellement : en effet, Léa définit son association comme un kibboutz « rurbain ». Si le concept de « kibboutz rurbain » est encore confus aujourd'hui et mériterait des recherches qui lui soient entièrement consacrées, Léa semble l'envisager comme l'union productive entre le milieu rural et le milieu urbain. En effet, si le KDP nécessite de son installation proche de la ville afin de pouvoir y mener ses projets socioculturels ainsi que pour permettre aux futurs membres d'y maintenir leurs métiers, le rétablissement des liens entre les personnes et l'environnement naturel est également cher aux yeux de la présidente, raison pour laquelle elle souhaite établir l'association en milieu périurbain. Par ailleurs, et tout comme les membres de Mishol, Léa conçoit l'agenda de l'association autour du concept de *tikkoun olam*. Par conséquent, et même si le KDP se trouve encore aujourd'hui dans un état de maturation embryonnaire, Léa et les membres les plus assidus de l'association ont déjà développé une batterie d'actions pouvant potentiellement leur permettre d'atteindre la « réparation du monde ».

Une caractéristique fondamentale du KDP qui le distingue de Mishol est le fait que ses membres ne cherchent pas uniquement à mener des actions socioculturelles et éducatives sur le plan local, mais également en Israël. Un réseau de coopération international est donc en train de se mettre en place entre le KDP et des associations et kibboutz urbains israéliens. A Paris, les membres du KDP mènent un accompagnement psycho-socioéducatif pour des jeunes et des adultes en difficulté et organisent des « rencontres philosophiques » périodiquement afin de discuter de thématiques qu'ils jugent d'intérêt commun. Socialement et idéologiquement très engagés, ils participent également à des événements de vulgarisation scientifique[27] afin de faire connaître leur mode de vie et prennent part à des manifestations comme celle du 5 janvier 2020 pour Sarah Halimi[28]. En Israël, grâce à une branche locale de la Fédération des Juifs noirs, ils entrent en contact avec des jeunes en échec scolaire et leur proposent de séjourner durant dix jours au KDP en échange de quelques heures de cours d'hébreu par jour. Finalement, un groupe de jeunes juifs du kibboutz urbain Mishol séjournera au KDP durant quelques semaines en juillet 2020 afin de faire connaissance avec des jeunes juifs français et échanger autour de thématiques telles que la pratique du judaïsme en diaspora et l'antisémitisme.[29]

In fine, tout comme à Mishol, l'objectif des membres du KDP est d'améliorer la société dans laquelle ils résident par le biais d'un rétablissement des liens entre les citoyens et par une démocratisation de l'accès de ces derniers à la culture. S'agissant de Juifs français de la diaspora ayant atteint la soixantaine et n'étant nullement affiliés aux mouvements sionistes socialistes

[27] En l'occurrence, les membres du KDP participent souvent aux conférences organisées par Limoud, une organisation juive britannique qui organise tous les ans des événements à Paris, à Strasbourg et à Marseille.
[28] Sarah Halimi, une dame juive de soixante-cinq ans, a été assassinée à Paris le 4 avril 2017 par Kobili Traoré.
[29] Originellement, le projet qui a été proposé par Léa au kibboutz Mishol était d'inviter des jeunes juifs et arabes de Nof HaGalil au KDP. Seulement, les membres de Mishol ont préféré d'envoyer uniquement des jeunes juifs de leur kibboutz pour des raisons de logistique et de sécurité.

des chemises bleues, les membres du KDP ont des objectifs similaires à ceux des kibboutzniks de Mishol mais empruntent des voies différentes afin de les atteindre. Seulement, sur le plan des dispositifs démocratiques de l'association, ma recherche auprès du KDP soulève plus de questions qu'elle n'en résout pour l'instant. En effet, force est de constater qu'en l'absence d'un groupe de kibboutzniks solide, l'identité et l'agenda de l'association sont définis par une seule personne (qu'un kibboutz ait une « présidente » est, par ailleurs, complètement antinomique). Parallèlement, sur les trois objectifs clairement déterminés par Léa, deux d'entre eux concernent exclusivement les membres juifs du KDP. Par conséquent, et bien que le mouvement israélien des kibboutz urbains donne une place centrale à la multiculturalité au sein de ses communes socialistes, quelle serait la place au sein du KDP de personnes n'étant pas de confession juive ? Comment évolue donc la signification du concept de « kibboutz urbain » en contexte français ? Quel est le sens du choix de cette appellation par la présidente du KDP ? S'agit-il d'une véritable filiation historique et intellectuelle vis-à-vis du mouvement kibboutzique israélien dans toutes ses variantes ou est-il une stratégie afin de légitimer l'agenda de l'association ? Le caractère interculturel et multiconfessionnel cher aux kibboutz urbains israéliens va-t-il se concrétiser dans les futures actions du KDP ou s'agit-il, *in fine*, d'une association d'amis souhaitant protéger leur identité juive au sein d'une société perçue comme étant hostile ? Que nous dit ce repli communautaire volontaire du système démocratique français ? Liberté, Egalité, Fraternité… Pour tous ?

Les membres du KDP lors de la réunion du 13 octobre

(Source photographie : C. Quintilla Piñol, octobre 2019)

Léa Schwartz (au centre), présidente du KDP, et Claude Berger (à droite), introducteur du concept de « kibboutz urbain » en France. Photographie prise à l'occasion de la manifestation pour Sarah Halimi (Source photographique : C. Quintilla Piñol, janvier 2020)